doigts, il ordonna qu'on lui apportât un petit coffret d'ivoire, d'où il voulait tirer le gage le plus cher qu'il avait, et le joyau de sa mémoire auquel il désirait attacher le prince, son fils. C'était un crucifix, et une discipline; en les donnant à son fils, il lui observa que l'Empereur, son père, était mort en tenant ce crucifix dans la main; qu'il voulait mourir, lui, en le tenant de la même manière, et qu'il priait Dieu de faire à son fils la grâce de pouvoir tenir ce même crucifix, à l'heure de sa mort; qu'il aurait en lui, comme dans le cœur, le triomphe de la victoire sur les hommes; que, dans la discipline, il pourrait mêler son sang à celui de son père et de son aïeul.

Après cela, il lui recommanda l'infante doña Elisabeth qu'il aimait de l'affection la plus tendre. Il ne lui parla pas des enfants de l'infante doña Catalina, duchesse de Savoie, à qui il avait ordonné, quelques jours auparavant, de donner, comme dernier souvenir, une image de Notre-Dame de Lorette.

Dans les plus violents assauts de la maladie, il luttait, en récitant le psaume 43 de David représentant, sous la comparaison d'un cerf poursuivi par des chiens et par le chasseur, l'ardeur excessive d'une âme qui désire arriver à la vigne, source de la vie, qui ne meurt pas et ne se dessèche jamais dans cette ardeur.

Dans les derniers cinquante jours de son existence, il communia quatorze fois, après avoir fait une confession générale, avec l'examen le

plus étroit et le plus rigoureux possible. Il protestait devant son confesseur, il lui demandait d'ordonner tout ce qui lui paraîtrait nécessaire et juste pour le repos de sa conscience, qu'il était prêt à l'exécuter en tous points. Cette résolution à la mort était si fervente que son confesseur désirait qu'il mourût de cette maladie et dans l'état où il était, de crainte que, la santé recouvrée, il ne vît se changer ou se refroidir une si profonde et si heureuse résolution.

La fièvre lente qui l'avait combattu pendant trois ans, et la goutte la plus violente qui peut tourmenter un corps humain, l'avaient préparé à la mort, bien avant la fin de ses jours. Il avait son attention tellement éloignée de toute pensée de vivre qu'un gentilhomme de sa chambre, voyant qu'au milieu de la rigueur de ses souffrances il éprouvait parfois quelque trève, quelque allégement, lui dit que s'il changeait d'appartement, s'il passait dans une autre chambre plus grande et plus agréable, les médecins assuraient qu'il pourrait vivre deux ans; il ne lui répondit que ces paroles : donnez cette image de Notre-Dame à l'Infante, elle a appartenu à ma mère, et je l'ai portée sur moi pendant cinquante ans.

Il parlait de sa mort, comme d'une entrée royale dans la meilleure de ses cités; de sa sépulture, comme il aurait pu le faire de son couronnement; il disait : il faut m'attacher au cou un cordon d'où descendra, sur ma poitrine, une croix de bois; je

veux mourir avec ce crucifix qui est celui que tenait l'Empereur, mon seigneur, lorsqu'il est mort. Il y a là quelques voiles de Notre-Dame de Monserrat, préparez-m'en un, et tenez-le tout prêt. La caisse où vous devez m'ensevelir aura cette forme. Allez, dit-il à deux religieux; prenez la mesure de la bière de mon père, ouvrez-la, regardez attentivement comment il est enveloppé; je veux être ainsi. Considérez que je veux être enterré sans autre cérémonie que celle d'un pauvre religieux de ce couvent. Ceux qui se trouvaient avec lui disaient de sa constance ce qu'a dit saint Augustin de l'admirable résolution d'un saint espagnol : la violence de la douleur était grande, mais plus grande était encore l'énergie de son courage : d'un côté, il souffrait; de l'autre, il chantait; la chair souffrait, mais l'esprit parlait.

La seule chose qui vivait chez le Roi, c'était le sentiment de ses péchés, sentiment qui lui causait une douleur si vive que lorsqu'on lui eut ouvert le genou, le prince, son fils, lui ayant demandé si la douleur, que lui faisait éprouver la nouvelle plaie, était bien forte? *Je souffre bien plus de mes péchés,* répondit-il. Il se résigna tout entier en la volonté de Dieu. Il répéta un million de fois ces paroles : Mon père, que votre volonté soit faite et non la mienne. Toutes ses plaintes et tous ses soupirs se terminaient par : que ce soit pour la rémission de mes péchés.

Il reçut l'Extrême-Onction le premier septembre,

à neuf heures du soir, après avoir demandé à l'archevêque de Tolède la manière et la forme avec lesquelles ce sacrement s'administrait, parce qu'il ne l'avait jamais vu donner.

Il avait résolu d'envoyer le Prince et l'Infante à Madrid pour les délivrer par là du sentiment de sa mort, mais il changea d'idée et il voulut que le prince fût présent quand on lui donnerait l'Extrême-Onction. Ensuite, il ordonna de le laisser seul avec son fils à qui il adressa ces paroles : « J'ai voulu, mon fils, que vous vous trouviez présent à cette heure, afin que vous vissiez comment j'ai reçu le sacrement de l'Extrême-Onction; d'abord, pour qu'il ne vous arrive pas ce qu'il m'arrive à moi-même, et que vous ne soyez pas dans l'ignorance où j'étais moi-même sur la manière dont s'administre ce divin sacrement, ensuite pour que vous voyiez où vont les monarchies de ce monde. Vous voyez, mon fils, comment Dieu m'a dépouillé de la gloire et de la majesté de Roi pour vous donner à vous cette investiture. Moi, on va me revêtir, dans quelques heures, d'une pauvre bière, et on me ceindra avec une pauvre corde; déjà la couronne de Roi tombe de ma tête, la mort me l'enlève pour vous la donner. Je vous recommande deux choses : la première, de persévérer toujours dans l'obéissance de l'Église; la seconde, de rendre justice à vos vassaux. Un temps viendra où la couronne tombera de votre tête, comme elle tombe de la mienne. Vous êtes jeune, moi, je l'ai été aussi; mes jours étaient

comptés, et ils sont achevés; Dieu sait le nombre des vôtres qui s'achèveront aussi. »

Il lui recommanda avec passion, dit-on, la guerre contre les hérétiques et la paix avec la France.

Le prince croyant que tout était déjà fini et désirant installer de bonne heure le marquis de Denia, son favori, demanda à don Christobal de Mora la clé dorée du cabinet. Celui-ci s'excusa en disant qu'il ne pouvait la donner tant que le Roi vivait. Le prince s'offensa de ce refus, et témoigna immédiatement le sentiment que cet acte lui avait causé. Don Christobal se plaignit au Roi qui, sans louer la demande comme un peu prématurée, ordonna à don Christobal de donner la clé au prince, et de lui demander pardon.

Jusqu'à ce moment, le Roi eut sa part dans les graves affaires du royaume. Le prince, son fils, ordonnait les moins importantes. La maladie ne troublait ni son intelligence, ni l'exécution de ses ordres. Son Conseil jugeait que l'autorité du pouvoir suprême pouvait être, en lui, toujours vivante et saine, jusqu'au dernier soupir. Après l'Extrême-Onction, il tourna, comme Ezéchias, le visage à la muraille et le dos aux affaires. Il ne voulut plus avoir son esprit attaché aux choses d'ici-bas, mais il voulut le tenir élevé vers le ciel.

Il mourut enfin, le dimanche treize septembre, vers les cinq heures du soir. Ce mois a été remarquable par la mort de très grands princes et, en particulier, par celle de Charles-Quint, père de

Philippe II. Ce roi avait accompli soixante-et-onze ans.

Malgré le récit de la mort de Philippe II que je viens de transcrire, la narration qu'en donne le chapelain, don José de Quevedo, illustre bibliothécaire de l'Escurial, est si intéressante, que je ne puis m'empêcher de l'insérer à la fin de ce livre, pour que, hors de l'Espagne, où je le publie, on connaisse exactement les derniers moments de cet homme extraordinaire. Le lecteur sera surpris, comme moi, quand il arrive au moment où, pour garantir le complément de ce qui lui était imposé dans l'acte de la confession pour son absolution, il le déclare par écrit devant un témoin, afin qu'il pût en certifier. S'il ne restait que cet acte de Philippe II, il suffirait pour juger de la confiance qu'il avait en ses propres paroles, puisque au tribunal même de la pénitence, il avait besoin d'une personne qui témoignât de son intention, comme si, par elle et au moyen de l'intérêt, il devait acheter la rémission de ses péchés.

« Il y avait (1) plus de deux ans qu'une fièvre dévorante, presque imperceptible, le consumait insensiblement, et ses souffrances infinies l'avaient ruiné et affaibli, jusqu'au point de ne pouvoir pas même faire un pas. Seule, la vigueur et l'énergie de son esprit, d'une trempe extraordinaire, semblaient sou-

(1) *Histoire de l'Escurial*, par don José de Quevedo. Madrid, 1849, pp. 81-89.

tenir ce corps amaigri et cadavérique. Toutefois, les nouvelles de la fête de l'Escurial parurent le ranimer un peu et, malgré l'état de prostration où il se trouvait, il résolut de se rendre où il trouvait ses délices. Il fit faire une chaise à porteurs dans ce but, et là, presque couché et porté à bras d'hommes qui marchaient très lentement et également, pour ne produire aucune forte secousse, il partit de Madrid, où il ne devait plus revenir.

Il entreprit le voyage, le dernier jour du mois de 1598; mais sa faiblesse et sa fatigue étaient si grandes, les douleurs que son corps éprouvait si poignantes et si cruelles, qu'il resta six jours à parcourir ce court chemin. Le cinq juillet, entre cinq et six heures du soir, il arriva à la Fresneda, accompagné de ses enfants. Là, il rencontra le prieur et quelques autres religieux plus décorés qui étaient venus le recevoir; leur vue ranima un peu le visage moribond du monarque qui, aux affectueuses questions des religieux sur l'état de sa santé, leur répondit : *Je me trouve très bien, et j'ai les mains meilleures qu'autres fois;* et, comme pour le prouver, il prit un des livres qu'il portait avec lui et il commença à l'ouvrir et à le fermer avec assez de légèreté; tant est grande chez certains hommes la force de volonté.

Malgré cette apparente amélioration, il n'osa pas arriver jusqu'au monastère et il passa cette nuit à la Fresneda, ce qu'il n'avait jamais fait. Le Prince et l'Infante allèrent se retirer à Val de Morillo,

localité distante d'une lieue et demie de l'Escurial, pour ne pas arriver à destination, avant leur auguste père, et pouvoir passer la nuit avec plus de commodité. Le lendemain matin, ils se réunirent à lui, dînèrent en sa compagnie et montèrent ensemble, le soir, au monastère. La communauté vint les recevoir avec la solennité accoutumée. Le jour suivant, le Roi se fit porter à l'église, où il resta longtemps en prière, devant le Très-Saint-Sacrement. Le huit, il commença, pour ainsi dire, sa dernière revue et le dernier adieu à tous et à chacun de ces grands objets qu'il avait conçus dans son imagination hardie et qu'il avait réalisés par son énergie et sa puissance.

Etendu dans son siége, presque sans mouvement et porté à bras par ses serviteurs, il parcourait tous les départements; il les examina avec attention et prescrivit quelques dispositions dans les reliquaires où se mettaient en ordre les nombreuses reliques qu'il avait dernièrement envoyées; il s'arrêta assez longtemps et contempla avec plaisir les riches voûtes et l'ensemble si beau de la bibliothèque principale qui venait de se terminer; il passa à la salle des manuscrits, qui est contiguë, et se fit monter à la salle haute, où le P. Siguënza venait de faire une nouvelle distribution dans les dépôts, et où il avait placé les livres avec son intelligence si connue et son savoir. Il parcourut successivement tout l'édifice, inspecta les choses moins importantes qu'on avait faites de nouveau ou terminées pendant sa

dernière absence ; enfin, durant quatre jours consécutifs, il occupa tous les instants possibles à cet objet, qui le réjouissait et distrayait tant.

Mais, dans son état de faiblesse, cette même distraction, qui lui faisait oublier ses douleurs, et les douces émotions qu'il ressentait, produisirent une altération assez grande dans ses humeurs malignes. Le dernier jour, il se sentit extraordinairement fatigué ; la fièvre se développa beaucoup plus que d'ordinaire, enfin des fièvres tierces se déclarèrent qui, sans être bien fortes, donnèrent beaucoup de soucis à ses médecins. Ces médecins étaient le premier médecin de la chambre, le docteur Garcia de Oñate, le second, le docteur Andres Zamudio de Alfaro, auxquels s'était joint le docteur Juan Gomez de Sanabria. La complication des infirmités qui affligeaient le monarque était si grande, qu'ils ne pouvaient combattre directement la fièvre tierce ; ils finirent cependant par la couper, mais avec difficulté, et encore la coupèrent-ils mal, puisque, quelques jours après, le 22 juillet, à minuit, la fièvre l'attaqua de nouveau avec plus de force.

Cette nouvelle attaque pouvait avoir de graves conséquences chez un homme de plus de soixante-dix ans, d'une nature si déchue et attaquée par tant de maladies, dont une seule suffisait pour l'achever. Il y avait plus de quatorze ans que la goutte s'était notablement développée, et, dans les sept dernières années, où, à cause de son grand âge, on avait cessé

de le saigner, elle l'avait envahi avec tant de force qu'elle lui faisait souffrir de terribles douleurs, presque continuelles, et qu'elle l'obligea d'avoir toujours une petite canne pour s'appuyer. A cette souffrance vint se joindre la fièvre étique, qui le consumait et l'amaigrissait au point *de ne lui laisser que la peau et les os*, et d'épuiser entièrement ses forces. Dans les deux dernières années, il fallait le conduire partout dans un fauteuil. En conséquence de cette prostration, il se déclara une hydropisie qui, sans être fort aiguë, l'incommodait beaucoup ; ses jambes et son ventre s'enflaient et il était tourmenté par une soif enragée qu'il apaisait au prix d'horribles souffrances. Les humeurs malignes, dont il était plein, firent éruption, un an et demi avant sa mort, par les parties les plus faibles, à l'index et au majeur de la main droite ; trois plaies s'ouvrirent dans le premier et quatre dans le second ; il s'en ouvrit une autre au pouce du pied droit ; ces plaies étaient si sensibles qu'il ne pouvait pas même supporter que le drap du lit les touchât et qu'elles lui causaient des douleurs des plus aigües, surtout quand on les lui soignait.

Il se trouvait déjà attaqué par de si terribles et si mortelles infirmités, quand la force de la volonté le conduisit pour la dernière fois à l'Escurial. Ce fut peut-être la Providence qui l'y amena pour que, à la vue de cet incomparable édifice, qu'il avait élevé pour la gloire de son siècle et l'admiration des siècles futurs, et dont la réalisation devait tant

l'enorgueillir, il expérimentât toute la misère de la nature humaine ; il expérimentât la faiblesse de la puissance humaine contre les dispositions de Celui qui touche du doigt les montagnes les plus escarpées et les réduit en fumée.

La fièvre, qui l'avait attaqué le 22 juillet, augmenta extraordinairement, les accès se succédaient l'un à l'autre, et mettaient à chaque moment sa vie en grand danger. Le septième jour, il se déclara à la cuisse droite, un peu au-dessus du genou, un abcès maligne qui grossit prodigieusement, sans que les médicaments appliqués par les médecins pussent parvenir à le résoudre. En conséquence, ils convinrent qu'il était indispensable de l'ouvrir ; mais le douloureux de l'opération et la trop grande faiblesse du malade faisaient craindre qu'il ne pût résister. Averti du danger où il se trouvait, il en fut convaincu et il commença à se préparer à la mort. Premièrement, il appela son confesseur, Fr. Diego de Yepes, et le supplia de l'aider de ses lumières pour faire une confession générale. Il y mit trois jours, et il y manifesta un tel repentir de ses fautes, un si grand désir de les réparer, qu'il protesta non-seulement en paroles qu'il exécuterait tout ce que son confesseur lui ordonnerait pour décharger sa conscience, mais qu'il le transmit par écrit à Cristobal de Mora, et voulut que, devant lui, on lût à son confesseur les paroles suivantes : « *Mon père, vous êtes à la place de Dieu, et je proteste devant vous de tout mon respect, je ferai*

ce que vous direz être nécessaire pour mon salut ; c'est sur vous que retombera ce que je ne ferai pas, parce que je suis prêt à faire tout. »

La confession terminée, deux jours avant qu'on lui ouvrît la jambe, il voulut qu'on lui apportât en toute solennité quelques reliques pour lesquelles il professait une dévotion particulière, en prévenant que chacun des ecclésiastiques qui les porterait fût préparé à le faire par une pratique spirituelle. Son confesseur, celui du Prince, qui était Fr. Gaspar de Cordoue, et Fr. Garcia de Sainte-Marie, prieur de l'Escurial, revêtus de surplis et d'étoles, prirent, le premier, le genou de saint Sébastien ; le second, la côte de saint Alban, que le pape Clément VIII lui avait envoyée et une indulgence plénière pour le moment de sa mort, avec une autre indulgence pour que tout prêtre, qui dirait la messe à un autel quelconque du monastère, et toutes les fois qu'il le voudrait, fît sortir une âme du purgatoire. Le prieur portait le bras de saint Vincent Ferrier. Tous récitèrent leurs antiennes et leurs oraisons et adressèrent ensuite quelques réflexions spirituelles qui lui servirent de grande consolation. Ensuite, il adora et baisa les saintes reliques, avec une dévotion et une foi admirables, puis il se livra à discrétion aux mains des médecins. Ceux-ci se décidèrent enfin à lui faire l'opération ; le six août, la cuisse lui fut ouverte par le chirurgien de chambre, Juan de Vergara, à qui Dieu avait accordé, selon le P. Sigüenza, autant de grâce dans la main que dans la